

LE CONSEILLER DES FEMMES.

QUÊTE

Au profit de toutes les infortunes.

La quête que nous avons faite au nom de l'humanité dans l'intérêt de toutes les misères et en dehors de tout esprit de parti, s'élève à la somme de 2300 fr. Partout où nous nous sommes présentées on a rendu justice à notre caractère et compris que les secours que nous demandions devaient être impartialement distribués à tous ceux que leur misère et leur moralité rendent dignes de l'intérêt de femmes qui, comme nous, ont à cœur de calmer toutes les souffrances : à tous et pour tous, voilà notre devise. Arrière les petites passions qui dessèchent l'âme, mais toujours et partout paix et consolation aux enfans des hommes !

Eug. NIBOYET.

ÉDUCATION DES FEMMES.

4^e ARTICLE.

L'habitude des bons ou mauvais penchans commence dès la plus tendre enfance.

De SÉVRA. *Pensées et Maximes.*

Il est tellement reconnu que l'habitude des bons ou des mauvais penchans influe sur toute notre existence, qu'on ne saurait trop tôt soustraire l'enfance à la domination de certains êtres fâcheusement organisés. C'est surtout à l'égard des jeunes filles que la plus sévère attention doit être observée. Douées qu'elles sont par la nature d'une plus grande impressionnabilité, on doit redouter pour elles des exemples d'autant plus dangereux qu'ils sont généralement plus séduisants.

Presque toujours la jeune fille a le sentiment et le désir du bien ; si elle se laisse entraîner, c'est que le plaisir lui paraît plus naturel que la privation. Enfant, elle n'a rien prévu, rien craint, rien arrêté, aussi les exemples qu'elle reçoit, forment-ils seuls son caractère. C'est un docile arbrisseau qu'une main courbe ou redresse, qui grandit ou meurt, selon qu'en a décidé le sort.

On s'occupe beaucoup de l'instruction qui développe l'esprit, mais en revanche on s'inquiète peu de l'éducation qui forme le cœur.

On convient que par la nature, la femme est appelée à être la première éducatrice de l'homme, on sent que douée d'une plus grande puissance d'aimer, il importe de donner à ses facultés morales le meilleur et le plus grand développement, et pourtant on agit à son égard avec une légèreté que rien ne justifie ; et, à voir com-

ment marche la société , il y aurait peut-être à la stigmatiser en désespoir de cause.

L'imitation est chez tous les êtres un besoin instinctif, c'est elle qui forme le caractère national d'un peuple, aussi, sauf les modifications particulières, on peut juger de l'espèce par les individus. « L'ame, dit M. de Ségur, « prend par l'habitude du bien ou du mal un bon ou un « mauvais pli ; et, lorsqu'il est une fois marqué , rien « n'est si difficile que d'en faire disparaître la trace. » Si donc l'influence de l'exemple agit d'une manière si directe sur les masses , quelle sévérité ne devrait-on pas apporter dans tous ses actes!

On veut que la jeune fille reste pure, et tous les jours on lui donne en spectacle un siècle avec sa corruption ! Tantôt ce sont des conversations équivoques qui donnent à penser ; d'autres fois ce sont des démonstrations fausses qui désenchantent son existence encore en bouton ; cependant l'humanité n'est pas déchue , nous n'avons pas dégénéré , mais on rencontre chez certains esprits une telle prévention en faveur de ce qui est, qu'ils ne conviennent jamais en aucune façon de la possibilité d'un changement. Ainsi qu'une seule de leurs vieilles habitudes reste debout , ils les proclameront toutes bonnes et sages. Prudens jusqu'à la faiblesse, ils regardent toute amélioration comme une cause de destruction , et se roidissent contre le progrès qui vient modifier leur nature ; entraînés par la force de l'exemple ils suivent machinalement une route battue , et parce qu'ils ne veulent pas voir au-delà d'une certaine limite , ils nient qu'on puisse la dépasser , comme si tôt ou tard le temps ne devait pas faire justice de leur prétention...

En général l'éducation que l'on donne aux jeunes

filles est si incomplète, si arriérée, qu'il est impossible qu'arrivées à l'âge où la raison a quelque développement, elles ne se trouvent bien au-dessous de l'intelligence de l'homme, et par conséquent incapables de suivre le bien avec une force de volonté constante. Devenues dans leur ignorance épouses et mères, elles guident sans but de pauvres êtres, d'autant plus faciles à abuser qu'ils sont plus aimans et plus irréflechis. Si donc l'habitude des bons et mauvais penchans commence dès la plus tendre enfance, n'est-il pas urgent d'agir par les femmes sur la génération qui vient, et ne vaut-il pas mieux prévenir le mal qu'avoir à l'arrêter ? En thèse générale, *vouloir*, c'est *pouvoir*, d'où l'on doit conclure que l'éducation sera changée dès qu'on le voudra avec instance. Le monde ne s'est pas fait en un jour si grand qu'il est ; il a fallu bien des siècles pour le polir. A sa surface encore n'est-il pas tellement uni qu'il n'y ait à le modifier ? L'éducation qui devrait toujours et partout être considérée comme le moyen et le but de toute organisation sociale, l'éducation qui commence au berceau pour ne finir qu'au tombeau, est, dans tout ce qui touche à la femme, dans un état d'inertie qui paralyse bien des progrès. La femme ne sait que peu, et pourtant on livre à son ignorance tout une génération en herbe, on ne lui a rien appris de solide, et l'on fonde sur l'enfance qu'elle dirige des espérances d'avenir.

Sans doute par le seul instinct de son cœur la jeune mère trouve le secret de bien des vertus, mais il ne suffit pas que le bien soit inspiré à celle-là, il faut que toutes le pratiquent et enseignent à le pratiquer. L'habitude est pour nous une seconde nature qu'on nous montre toujours ce *qui est bon*, et nous aurons besoin

de l'aimer, de le pratiquer. Si donc il est reconnu que la femme, éducatrice de l'enfance, donne par son exemple les premières et peut-être les plus fortes habitudes, n'est-il pas utile de préparer dès à présent les jeunes filles à devenir un jour de bons guides?

La femme, comme être intelligent, possède à un degré différent les mêmes facultés que l'homme; et c'est justement parce qu'elle les possède qu'on doit s'occuper de les cultiver. Avec une destinée commune, l'homme et la femme doivent être régis par des lois égales.

Douée de facultés pensantes, aimantes et agissantes, la femme doit être placée dans les meilleures conditions pour les développer dans l'intérêt général et dans son intérêt propre, car il ne faut pas tellement abstraire l'individu qu'il ne se retrouve dans les masses.

Jusqu'ici l'homme seul a conservé par la force des lois et l'empire de l'habitude une suprématie que Dieu ne lui a pas accordée, il a gouverné seul et réduit à un rôle passif ou secondaire le caractère de la femme. De là imperfection, lutte, antagonisme ou désordre dans la société. En séparant ce que Dieu a uni on a interverti l'ordre moral et naturel des choses, et réduit l'humanité à la moitié d'elle-même. Cependant toutes les fois que la femme a exercé quelque influence sur les mœurs, elles ont été de beaucoup adoucies et la partialité masculine la plus entêtée ne va pas jusqu'à nier les progrès du moyen-âge au temps de la chevalerie, de douce mémoire! Dieu, en rendant l'homme et la femme si nécessaires l'un à l'autre, leur a donné un but commun, une commune destinée, pourquoi donc ne s'entendraient-ils pas pour l'accomplir? Pourquoi refuserait-on à un sexe ce dont l'autre jouit si bien, pourquoi la raison de la femme resterait-elle sans aliment, sa cons-

ciencé sans lumière ? De quel droit lui refuserait-on la liberté morale dont elle a besoin pour exercer sur le milieu dans lequel elle vit une action qui réagisse utilement sur l'ensemble ? En admettant que la femme soit particulièrement destinée à veiller et diriger la famille, on admet implicitement l'autorité directe qu'elle exerce sur l'humanité, famille générale qui renferme toutes les autres ; l'humanité, c'est le tout avec ses parties distinctes, mais harmoniques et tellement liées, que si elles n'agissent pas en vertu de la même loi, il n'y a plus de mouvement possible. Selon nous la femme douée plus particulièrement de facultés aimantes doit exercer dans la société une puissance de cœur. Par dessus tout elle doit être *vraie*, car la vérité est la loi de l'ame et son influence est de toute la vie. Aussi combien ne doit-on pas blâmer ces mères imprudentes qui faussent sans raison le naturel de leurs filles, en leur montrant le monde autrement que ce qu'il est ? Pour leur sauver quelques épreuves, elles se contentent de nourrir leur ame d'une morale de convention, et parce qu'elles ont des préceptes, elles croient avoir des principes.

En général, auprès des enfans surtout, il faut prêcher d'exemple ; pour eux tout doit se traduire en actes, et comme ils sont portés à croire que tout ce que nous faisons est bien, il ne faut les rendre témoins que de ce qui leur devient profitable. Qu'ils comprennent toutefois que chaque âge a ses obligations, afin de leur donner la force d'exécuter ce qu'on peut raisonnablement leur prescrire. L'enfant aime la louange ; si on lui fait discerner le mal dont il n'a pas conscience, il fera le bien pour être loué, et sans en retirer d'abord d'autre satisfaction que celle de son amour-propre, plus

tard ses facultés se développant il trouvera dans l'approbation de sa conscience, le prix de ses bonnes actions; mais sa conscience elle-même doit être éclairée, et les bons ou mauvais exemples décident de son existence.

L'humanité étant appelée à concourir au même but, l'éducation générale nous semble devoir être surtout préférée à l'éducation de famille. Ordinairement les enfans se dessinent sur les bancs de l'école bien mieux qu'ils ne le font chez leurs parens, où le plus souvent tout cède à leur petite volonté. Rien de plus délicat à toucher que cette frêle nature qui toute d'imitation singe avec un tact infini les manières et le langage des personnes qui la dirigent. Peuple capricieux qui sert bien ceux qu'il aime, mais qui n'aime pas toujours ceux qu'il sert, parce qu'il a instinctivement le sentiment de leur force ou de leur faiblesse.

Pour bien diriger les enfans il faut avoir un amour réel de l'humanité, et se dire : c'est pour elle que je travaille. Il faut, avec un but moral à atteindre, une grande force de volonté pour l'obtenir : car, on ne saurait se le dissimuler, il n'y a pas dans la nature deux êtres parfaitement semblables, et chaque enfant offre à lui seul une étude particulière. A l'un il faut des caresses, à l'autre des châtimens; celui-ci s'excite par son amour-propre, cet autre est poussé par son cœur, le difficile est de tirer parti de tous ces contrastes pour les harmoniser dans l'intérêt général, et pour que, avec des natures différentes, les enfans reçoivent les mêmes impressions et cèdent à la même influence. Pour les petites filles, le besoin qu'elles ont d'être louangées offre à leurs directrices une marche plus facile. D'un naturel plus doux elles plient plus volontiers que les petits garçons sous une seule autorité; aussi, pour elles surtout, il importe

d'être bien dirigées, car leur impressionnabilité les rend plus accessibles aux bons ou aux mauvais exemples.

Un grand nombre de mères et d'institutrices croient se rendre respectables en employant auprès de leurs enfans une extrême sévérité : elles se trompent, c'est un moyen d'obtenir l'obéissance, mais non l'affection. Il ne faut pas prendre la violence pour du caractère, et faire de l'autorité à son profit. Les enfans, en dépit de leur âge, jugent assez bien des défauts ou des qualités de ceux qui les tiennent en tutelle. Si on se fait aimer d'eux, ils suivent en toute confiance la règle de conduite qui leur est tracée, si on les opprime ils dissimulent et faussent leur nature toutes les fois que leur intérêt leur indique de le faire; dès-lors plus d'abandon, plus de confiance, mais une ligue organisée contre l'oppression; l'intrigue s'éveille, l'étude est prise en dégoût, et, souvent, de ce premier mécompte bien des existences sont gâtées pour toujours, car là encore il y a une influence exercée...

Diriger des enfans c'est avoir en tutelle des êtres dont la raison n'est pas formée. Par cela même que les caractères ne se ressemblent pas tous, les enfans ne conçoivent pas le même fait de la même manière, chacun l'apprécie selon son intelligence, et comme rien n'est plus différent que les intelligences, rien aussi n'est plus divers que les jugemens des enfans, c'est donc au maître qu'il appartient de rendre sa parole claire et intelligible pour tous; qu'il n'oublie jamais que sa voix et son regard sont les deux moyens les plus directs à l'aide desquels il peut et doit agir sur ses élèves.

L'influence de l'exemple doit seule modifier l'éducation, aussi l'éducation ne devrait-elle être confiée qu'aux âmes les plus pures, aux intelligences les mieux déve-

loppées. L'instruction est du domaine de l'homme. A lui de former l'intelligence, à la femme de travailler pour le cœur. Mais comme on peut se passer plutôt d'esprit que de cœur, aux femmes, aux jeunes mères surtout, appartient l'avenir de l'humanité. Qu'on cesse donc de donner aux jeunes filles ces leçons de ruse qu'on est convenu d'appeler esprit de conduite, et qui se réduisent à un nombre de maximes fausses, formulées pour certaines situations de la vie. Plus l'influence de l'exemple a de puissance plus il est essentiel de diriger tous ses actes au bien. Ainsi en n'enseignant aux enfans que des choses utiles, en exerçant de bonne heure leur raison, on les amènera à se rendre compte de tout ce qui se passe en dehors comme en dedans d'eux.

Le but de l'éducation est l'emploi de la liberté, toutefois il ne faut pas, pour hâter l'expérience, régler d'avance la vie des enfans de manière à ce qu'ils marchent jusqu'à l'âge de raison, sans autre guide que la volonté minutieuse d'une mère ou d'un instituteur. Diriger un enfant plutôt que le régler, lui conseiller plutôt que lui imposer quelque chose; lui faire apprécier le bien et le mal afin qu'il juge lui-même ce qu'il doit faire ou éviter. Lui montrer dans la vertu la récompense des plus grands sacrifices, lui faire sentir le prix de sa propre estime et fortifier en lui la vie de l'ame, plus précieuse que celle du corps. Élever des difficultés pour lui donner à trouver le moyen de les résoudre, exercer à la fois et sans les fatiguer, toutes ses facultés morales et intellectuelles; lui inspirer assez de confiance pour lui servir de leçon et de modèle, voilà le secret de la science si vague et si douteuse de l'éducation..... Nous avons beaucoup d'enseignans, mais peu de bons enseignans, choisissons-les solides de tête et de cœur, et

nous aurons bientôt par l'influence de l'exemple, une génération vraiment progressive, forte comme eux de tête et de cœur, pensons-y car l'habitude des bons ou des mauvais penchans commence dès la plus tendre enfance.

La Directrice, Eug. NIBOYET.

GRAND-THÉÂTRE.

Les événemens d'avril ont, pendant quelques jours, jeté tant de tristesse dans notre ame, que nous n'avons pu prendre sur nous de parler plaisir à nos lectrices. Cependant l'année théâtrale vient de recommencer, et nous avons beaucoup de nouveaux talens à signaler; c'est un devoir que nous remplirons après avoir *consciencieusement* apprécié chacun dans plus d'un genre; car pour nous un et même trois débuts ne suffisent pas toujours pour juger un acteur. Le public est sévère de nos jours, et il faut faire la part de la crainte qu'il inspire d'abord au nouveau-venu. Il est tel acteur auquel la timidité ôte la moitié de ses moyens, témoin M^{lle} Eugénie Dupuis, qui, malgré son jeli gosier et sa bonne méthode, tremblait au milieu des bravos répétés. C'est une bonne acquisition pour notre ville que M^{lle} Dupuis; aussi nous empressons-nous de l'annoncer à nos dilettanti. Lorsqu'elle se sera fait entendre dans un rôle important, nous dirons mieux quels sont ses moyens. En attendant nous la remercions du plaisir qu'elle nous a procuré dans le rôle bien insignifiant de Babet.

M. Heymann a eu du succès dans *le Comte Ory*; il a été moins heureux dans le rôle de Robert, et a bien fait

de le rendre à M. Derancourt; du reste M. Heymann a de la facilité et du goût, ses cadences sont bien perlées et son fausset a un timbre très-pur, il lui reste à se développer plutôt comme acteur que comme chanteur; espérons qu'il y parviendra.

M. Florvil, jeune imberbe aux cheveux blonds, chante les ténors avec pureté; c'est un double talent d'opéra et de comédie; il paraît même que ce dernier genre le revendique en sa faveur.

M^{lle} Adolphe a obtenu un succès complet dans le rôle d'Angèle, si bien créé par M^{me} Meynier. On pourrait peut-être lui reprocher de forcer trop ses moyens et d'outrer son personnage par un excès d'action. Qu'elle y prenne garde, l'exaltation n'est pas toujours naturelle: mieux vaut ménager son public et soi-même. Toutefois, somme totale et en toute justice, M^{lle} Adolphe est une excellente ingénue; à elle et à M^{me} Meynier de rivaliser de talent.

Dans un prochain numéro nous reviendrons sur les noms dont nous ne parlons pas aujourd'hui, particulièrement sur ceux de M^{mes} Corrège, Millot et Maugin, que nous n'avons pu encore juger; en attendant nous félicitons M. Lecomte de la composition de son personnel. Il nous est resté M^{mes} Derancourt, Vadé-Bibre et Valmont, soutenues dans l'opéra par MM. Lecomte, Derancourt et Gustave Blès. Dans le ballet, nous avons conservé M^{me} Lecomte et tous les premiers sujets. Dans la comédie, nous avons M^{me} Meynier et M. Valmore, n'est-ce pas là tout un succès, surtout quand à ces noms on peut en joindre d'autres également aimés, et de nouveaux qui promettent de le devenir? M. Lecomte a fait au public de bien grands sacrifices, que le public se les rappelle et témoigne par son assiduité qu'il a quel-

ques sympathies pour l'administration. On nous promet incessamment Marie Tudor et plusieurs nouveautés ; vraiment rien n'est épargné pour nous procurer des émotions scéniques ; aussi la chaleur et les beaux jours ne ralentissent-ils aucun zèle , c'est justice.

La directrice , Eugénie NIBOYET.

UNE SOIRÉE DE PAUVRES GENS.

— Comme vous toussiez, ma pauvre M^{me} Jeudi, disait M. Simon à une vieille femme assise auprès de lui. — C'a n'est pas bien étonnant, répondit-elle, avec le métier que je fais ; mouillée tous les jours jusqu'aux genoux dans ce maudit bateau... et tant de chagrins dans le cœur ! je devrais être morte. — Il faut espérer que ça ne viendra pas sitôt. — Je voudrais que ça fût déjà venu ! — Qu'est-ce que vous dites donc là, M^{me} Jeudi, s'écriait-on de toutes parts. — Ecoutez, reprit père Robert, Dieu nous a donné la vie pour être heureux ; si par notre faute nous avons nui aux desseins de sa bonté, la résignation nous reste : c'est à la fois notre devoir et notre consolation.

M^{me} Jeudi garda le silence, et crainte d'augmenter son embarras et sa tristesse, on s'empressa de changer de conversation. — Pardine, dit M. Jacob, notre ami Clément, le balayeur, se fait bien attendre ; il nous avait cependant promis une belle histoire sur la nécessité d'avoir de l'ordre en ménage. — Ne comptons guère qu'il vienne ce soir ; le dégel a dû lui donner trop de fatigue, et probablement il est au lit. — C'est dommage, car il devait nous entretenir d'une chose utile à toutes les ouvrières. « *L'ordre et l'économie chez les femmes, offrent*

plus d'avantage que le gain. — Je ne suis que trop dans le cas de le remplacer, quant au fond de l'histoire, dit la mère Jeudi, car c'est pour avoir oublié cette vérité que je suis tant à plaindre. Sans-doute M. Clément vous aurait raconté quelque chose de mieux tourné, mais rien, hélas! d'aussi frappant ni de plus propre à persuader.

La Blanchisseuse riche et la Pauvre brocheuse.

Le défaut de soin fait plus de tort que le défaut de savoir.

FRANKLIN.

Vous savez qu'à Paris un des meilleurs métiers de femme est celui de blanchisseuse en fin, surtout si on y joint l'apprêt à neuf. Non seulement je le faisais, mais tous les petits ouvrages qui se rattachent à cet état me distinguaient des autres blanchisseuses. J'enlevais parfaitement toute espèce de taches; je reprisais le linge, je remplaçais les ruches aux fichus et aux bonnets. Tout cela était fort agréable pour les gens occupés, pour les négligeans, et comme mes prix n'étaient guère plus élevés qu'à l'ordinaire, j'avais joliment de pratiques. Six ouvrières, deux apprenties, ma fille et moi, nous travaillions toutes à faire plaisir. Mon mari, actif et rangé, était ouvrier lampiste; il travaillait chez nous à la pièce et gagnait comme il faut. Aussi tenions nous ce qui s'appelle un état de maison. Nous demeurions rue Bailleul, au quatrième, nous avions le secrétaire, la commode de merisier couverts en marbre, et mes bonnets n'étaient pas les moindres que je blanchissais. — Eh! mais, interrompit père Julien, d'après ma nappe damassée, je ne m'étonne pas... — Ah! repliqua M^{me} Jeudi, le luxe

ne m'a point perdue ; ça n'en était pas au reste dans notre position ; et d'ailleurs nous ne nous étions permis ces dépenses qu'après avoir bien fourni au nécessaire, nourriture, loyer, épargnes pour les cas de maladie, etc. C'était prendre la bonne route, mais, sans m'en apercevoir, je bronchais à chaque pas.

Mon travail me faisait complètement négliger le soin du ménage : tout occupée, toute charmée de gagner de l'argent, j'oubliais qu'il est encore plus important pour les femmes d'économiser, de conserver. Je ne m'approvisionnais jamais pour les repas. A l'heure du déjeuner, du dîner, j'envoyais chez la fruitière, le charcutier, le traiteur ; par conséquent je payais tout beaucoup plus cher, et je perdais le temps de mes ouvrières ; inconvénients que j'aurais facilement évités en me fournissant de fruits, de légumes de garde, en allant au marché le matin de bonne heure pour plusieurs jours. Je négligeais de même le linge, mes hardes, celles de ma fille et de mon mari. Il n'est pas besoin de dire qu'un petit trou devenait grand, et que petit à petit tout se détériorait dans le ménage.

L'heure des repas n'était jamais réglée ; selon la quantité de linge que je voulais finir de savonner, passer au bleu ou à l'empois, nous mangions plus ou moins tard. Les courses habituelles retardaient encore, et souvent il nous arrivait de dîner à sept heures du soir. Ce régime qui nous causait de fréquents maux d'estomac, déplaisait souverainement à mon mari. Il gronda, jura, et finit par prendre l'habitude d'aller vivre dehors. Quand il rentrait, nous nous querellions : il déserta la maison de plus en plus, il cessa de travailler assidûment, et faisant de mauvaises connaissances prit malheureusement le

goût du vin. Alors sa santé se ruina, et il mourut bien jeune encore.

Samort me fut très-sensible, mais j'aimais ma fille au-delà de tout ; mon état avait toujours été plus lucratif que celui de mon mari, et je me consolai peu à peu. D'ailleurs d'autres soucis me tracassaient. Malgré mon activité, et tout l'argent que je gagnais, non-seulement je ne pouvais rien mettre de côté, mais j'avais bien de la peine à trouver de quoi satisfaire aux termes du loyer, à l'augmentation des frais en hiver. J'accusais la dureté des temps, et quand ce prétexte devint une vérité, il fallut m'endetter. Par-dessus le marché, ma chère Mariette était presque toujours souffrante.

Tandis que le manque d'ordre avait chez moi de si tristes résultats, la qualité contraire faisait sentir ses bons effets chez Françoise, pauvre brocheuse, qui demeurait à deux étages au-dessus de moi. Veuve de bonne heure, sans autre ressource que ses bras, et chargée d'un fils en bas-âge, elle avait senti qu'il lui fallait à la fois gagner et épargner autant que possible ; l'ordre lui en avait semblé le meilleur moyen. A la mort de son mari, Françoise avait vendu son collier, ses dentelles et sa robe de noces, afin d'avoir une petite avance qui lui permit de s'approvisionner à la saison convenable, de pommes de terre, de haricots, d'un peu de fruits secs, de lard, d'huile, de vinaigre et autres choses nécessaires en ménage. Elle savait que le détail qui enrichit les vendeurs, appauvrit nécessairement les consommateurs ; qu'une denrée achetée par sous se paie au moins un tiers de plus qu'à la livre, et qu'enfin descendre à chaque instant d'un sixième étage est une rude fatigue, et une grande perte de temps. Ses repas, son sommeil, les soins de son enfant, de son ménage, tout était réglé à la minute. Qu'arriva-t-il ? le

temps semblait s'allonger pour elle, ses journées bien remplies étaient lucratives; leur produit sagement ménagé suffisait à ses besoins, et lui fournissait de petites économies. — Quel dommage, dit père Robert, que cette brave femme ne put connaître alors la caisse d'épargne, l'enseignement mutuel. — Elle y suppléait de son mieux : ses économies étaient placées au fur et à mesure chez un notaire qu'elle avait servi autrefois. Son garçon, encore tout petit, allait aux écoles gratuites; elle lui faisait répéter ses leçons, et, tout en brochant, en se dépêchant de telle sorte, qu'on ne voyait pas aller son couteau de bois parmi les feuillets pliés et repliés, elle racontait à Paul des histoires qui prouvaient la nécessité de l'instruction, de l'ordre, de la bonne conduite pour vivre tranquille et heureux. Paul profita si bien de ces sages conseils, que le libraire qui occupait sa mère, le mit à douze ans au nombre de ses garçons. Il est vrai que Paul était si fort, si bien portant qu'il paraissait bien plus âgé. Tout en faisant les commissions, il repassait ce qu'il avait pu apprendre dans les bons livres qu'il lisait à tous ses momens de loisir; il observait l'imprimerie qu'il trouvait admirable, ne perdait pas une occasion de s'enquérir du commerce de la librairie, et chaque soir venait tout joyeux raconter l'emploi du jour à sa mère, dont il prenait l'ouvrage, tandis qu'elle raccommodeait leurs habits.

(La suite au prochain numéro.)

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.